



A NOS NOUVEAUX ABONNES DES ETATS-UNIS.

Par suite d'arrangements conclus avec M. le grand vicaire Druon, de St. Albans, nous sommes devenus propriétaires du *Protecteur Canadien* et nous envoyons aujourd'hui *L'Opinion Publique* à tous les abonnés de ce journal. Ils sauront, nous l'espérons, sanctionner comme les lecteurs de *l'Etendard*, des arrangements qui ne peuvent être qu'avantageux aux Canadiens des Etats-Unis. Ils trouveront dans notre journal tout ce qu'ils aimaient dans le *Protecteur*, et de plus, des articles, des nouvelles et des gravures qui les mettront en relations plus intimes avec le Canada. Quelques-uns de nos compatriotes diront peut-être qu'ils aimeraient mieux avoir un journal imprimé aux Etats-Unis. Mais ce ne peut être qu'un goût plus ou moins vague et non pas une opinion raisonnée. Car enfin, si la partie de notre journal qui s'adresse à eux est faite pour eux, rédigée aux Etats-Unis, par des hommes qui ont leur confiance, ils ne peuvent se plaindre d'avoir pour quelques sous de plus sept ou huit pages de matières et de gravures qui doivent valoir quelque chose, si on en juge par l'encouragement extraordinaire que nous recevons dans le Bas-Canada. Qu'on mette nos écrits de côté, si l'on veut, mais les gravures seules devraient suffire à faire accepter ces arrangements.

Non, nos compatriotes des Etats-Unis, dont nous nous occupons tant dans presque tous nos écrits, seront heureux, nous en sommes sûrs, d'avoir l'occasion d'encourager une entreprise nationale. Ils sauront comme ici, apprécier les sacrifices que nous avons faits pour fonder cette entreprise. Malgré les découragements qui nous venaient de toutes parts nous nous sommes obstinés à avoir confiance dans nos compatriotes; et nous n'avons pas eu tort. Lorsque nos nouveaux abonnés auront vu les efforts que nous faisons pour relever la situation matérielle du Bas-Canada, pour lui donner la position à laquelle il a droit sur le continent, lorsqu'ils verront avec quelle ardeur nous nous devouons à l'œuvre du progrès et de l'avancement de la nationalité canadienne-française en Amérique, ils n'hésiteront pas à mettre de côté quelques susceptibilités peu raisonnables après tout. Nous prions donc nos compatriotes de réfléchir avant de prêter l'oreille aux conseils qu'on pourrait leur donner. Nous faisons de grands sacrifices pour aller les trouver, leur apprendre ce qui se passe dans le pays et leur offrir des images de la patrie absente, qu'ils ne nous repoussent pas sans raison. Malheureusement, les Canadiens sont portés partout à diviser leur forces, à s'exciter un moment pour les entreprises qui ne peuvent pas durer, c'est là une des causes de notre faiblesse. Quand une entreprise est établie sur des bases solides, pourquoi ne pas s'unir pour la conserver et l'agrandir?

Laissons donc de côté les chimères, les illusions et les susceptibilités pour bâtir des choses utiles, durables et solides. Faisons comme les populations étrangères qui savent si bien se soutenir et se fortifier par l'union et le secours mutuel. Nous ne craignons pas de dire que nous méritons quelque chose en retour des efforts et des sacrifices que nous faisons tous les jours pour donner aux Canadiens-Français les moyens de s'instruire, pour pousser le Bas-Canada dans la voie du progrès. Et ce que nous faisons pour ceux qui vivent au sein de la patrie, nous le faisons et le ferons encore plus à l'avenir pour ceux qui en sont loin, nous étudierons leurs besoins et

tâcherons de leur signaler les moyens à prendre pour se conserver et se faire une place honorable dans la grande république. Et d'ailleurs, qui sait si en travaillant à donner au Canada la prospérité matérielle par le développement de l'industrie nationale nous ne réussirons pas à ramener sur le sol de la patrie ceux qui en sont partis?

Après avoir vu un instant nos compatriotes aux Etats-Unis, après avoir admiré avec quel soin ils gardent dans leurs cœurs le souvenir et l'amour de la patrie, nous ne craignons pas de dire qu'ils seraient heureux de revenir dans le pays, si on pouvait leur assurer qu'ils y trouveraient du travail et du pain. Est-ce un rêve, une de ces douces illusions dont le patriotisme aime à nous bercer? Peut-être, mais c'est quelquefois en poursuivant l'illusion qu'on atteint la réalité. Bien à plaindre sont les individus ou les peuples chez qui l'illusion et l'enthousiasme n'ont plus de place!

L. O. DAVID.

Comme il l'a été expliqué dans le dernier numéro du *Protecteur Canadien*, ceux des abonnés de ce journal qui ont payé d'avance, recevront le nouveau journal (Edition spéciale de *L'Opinion Publique* pour les Etats-Unis) au lieu de l'ancien, sans augmentation de prix, jusqu'au terme de leur abonnement. Ceux qui n'ont pas encore payé, paieront \$2.50 pour les douze mois, ou \$1.50 pour les six mois du terme courant. En payant leur abonnement, ils auront droit à la magnifique gravure que nous offrons en PRIME, intitulée "AU PIED DE LA CROIX," que notre agent leur livrera. Après le terme courant, le renouvellement de l'abonnement sera au taux de \$3.50 pour un an, \$1.75 pour 6 mois, \$1.00 pour 3 mois, payable d'avance, et en *greenbacks*. Nous payons les frais de poste du côté canadien. Ceux qui voudraient se procurer les numéros de *L'Opinion Publique* avec le commencement de "l'Intendant Bigot," c'est-à-dire depuis le 1er Mai de cette année, pourront les avoir en nous envoyant une commande, accompagnée d'un dollar et demi. Cet offre n'est faite que pour un temps limité, car notre stock de ces numéros diminue rapidement. Nous espérons publier un supplément chaque semaine, tout spécialement rédigé dans l'intérêt des Canadiens aux Etats-Unis, et qui contiendra autant de matière qu'un journal ordinaire. Nous annoncerons définitivement notre décision à cet égard la semaine prochaine. Nous annonçons à nos nouveaux abonnés la visite de notre agent voyageur, Mons. G. H. Cherrier, qui leur montrera la belle gravure dont nous avons parlé plus haut, et la livrera à ceux qui lui ont payé ou qui lui paieront leur abonnement, pourvu cependant que leur paiement couvre au moins trois mois à venir.

CHICAGO.

Cette gravure eut décidément tort.  
HORACE.

I.

C'est avec des larmes plein les yeux que je trace ces lignes. Chicago n'est plus!

La Reine de l'Ouest, la ville prodige, la plus grande merveille du monde, est changée en un monceau de cendres et de ruines fumantes.

La plus belle ville du continent, le *Garden City*, comme on se plaisait à l'appeler, vient de s'abîmer dans un cataclysme presque sans parallèle dans les annales de la fatalité.

Vastes cathédrales, monuments et édifices publics, immenses

établissements commerciaux, gigantesques élévateurs, théâtres superbes, palais en marbre, hôtels colossaux, collèges, académies, musées, galeries de peinture, bibliothèques, banques, *water-works*, ponts, usines, manufactures, gares de chemins de fer, résidences princières, imprimeries sans rivales sur le continent, en un clin d'œil tout a été dévasté, rasé, brûlé, fondu dans un épouvantable brasier.

Dire que ces longues files d'élégantes et imposantes façades en marbre, ces dômes majestueux, ces flèches élancées, ces magnifiques avenues à quadruple rangées d'arbres, ce *Crosby Opera House*, le plus beau théâtre de l'Amérique, ce *Union Pacific*, le plus bel hôtel du monde, tout cela n'existe plus!

Dix mille maisons brûlées, des richesses inouïes perdues à tout jamais; des millionnaires d'hier mendians aujourd'hui; cent cinquante mille malheureux sans abri et sans pain; et, ce qui est encore plus triste à dire, cinq à six cents infortunés calcinés dans les flammes, suffoqués dans la fumée, ensevelis sous les murs croulants, écrasés sous les ponts ou noyés dans la rivière!

La plume se refuse à peindre ces tristes choses.

Moi qui ai passé là cinq des plus belles années de ma jeunesse, je le répète, c'est avec des larmes plein les yeux que je trace ces lignes.

Etrange destinée que celle de cette métropole! Bâtie en trente-cinq ans, détruite en quelques heures! Rien ne saurait être comparé au développement de cette ville extraordinaire, si ce n'est sa ruine.

Tout le monde connaît un peu l'histoire de Chicago. Elle n'est pas longue du reste. Aussi ne ferai-je, dans cet article, que rappeler quelques circonstances, dessiner légèrement quelques croquis, citer quelques chiffres, en m'écartant un peu des larges routes de l'histoire, pour m'égarer çà et là dans les sentiers moins connus de la chronique et des petits faits.

II.

Il n'y a encore que quelques années, quiconque eût cherché Chicago ne l'eût point trouvé.

Parmi toutes les grandes villes du monde, Chicago avait cela de remarquable, qu'il n'avait pour ainsi dire point de passé. Les enfants de la dernière génération ne connaissaient point encore le nom de cette petite bourgade insignifiante qui servait de station aux coureurs des bois et aux trappeurs de l'Ouest.

Je me souviens avoir lu, dans mon enfance—en 1846 ou 47,—une lettre d'un missionnaire publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, qui disait que, sur la rive sud-ouest du lac Michigan, à l'embouchure d'une petite rivière malpropre dans une plaine basse et marécageuse, il existait une petite ville qui promettait de devenir assez importante comme poste intermédiaire entre le commerce des lacs et celui du Mississipi. C'était Chicago.

Bref, cette grande ville était si peu connue du reste du monde, il y a quelques années seulement, que je trouve dans le Dictionnaire de Géographie de messieurs Meissas et Michelot, publiée en 1857, le paragraphe suivant:

"CHICAGO, rivière navigable des Etats-Unis, Illinois, affluent du lac Michigan au village de Chicago. Elle n'est séparée de la Plaine, affluent de l'Illinois, que par un portage très-court, souvent inondé, que l'on peut traverser en barque. Cours 70 k."

Le Dictionnaire de Commerce de M. Guillaumin, publié en 1841, n'en dit pas un mot.

Le fait est qu'il y a un peu plus de trente ans, Chicago n'était pas même un village. Tout consistait en quelques misérables huttes habitées par des pauvres diables qui, sous le rapport de la civilisation, ne valaient même pas les Indiens dont ils descendaient. Leurs demeures, bâties en troncs d'arbres bruts ou en écorce, étaient basses, sales, et de la plus sordide apparence